



SN1142-9216

LA (dernière) CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Des hommes et des chiens

Fin mars se déroulait à Beaune la huitième édition du Festival international du film policier. À cette occasion, le jury du Cercle rouge a attribué le Grand Prix du roman noir étranger à Boris Quercia, né en 1967 à Santiago du Chili, pour son roman *Tant de chiens*. Connue dans son pays comme un cinéaste véritablement multiprises : acteur, réalisateur, scénariste, producteur, il travaille notamment sur la série télévisée *Los 80*, très populaire au Chili. Mais il possède aussi son jardin privé, l'écriture de romans. Déjà, son éditeur français, Asphalt, avait publié en 2014 son premier roman *Dans les rues de Santiago*, occasion de découvrir le policier Santiago Quiñones, son personnage fétiche. Dans cette première enquête, il connaissait pas mal de déboires et on ne peut pas dire que les choses s'améliorent dans le second volume qui lui est consacré. En effet, dès la première page de *Tant de chiens*, avec son partenaire Heraldo Jiménez, alors qu'il défonce la porte d'une maison, les occupants, des narcotrafiquants, déclenchent une fusillade nourrie avant de lâcher les chiens, des rottweilers. Ils seront secourus mais Jiménez y laissera sa peau. Et l'infortuné Santiago découvre alors que son collègue, soupçonné d'être mêlé à des affaires louches, était surveillé par les flics des Affaires internes. Ces derniers l'interrogent et lui apprennent que Jiménez avait partie liée avec *La Nouvelle lumière*, une sorte de secte, à laquelle, par curiosité, Santiago rend visite. Il y retrouve Yesenia, une amie d'enfance qui a grandi dans le même quartier que lui, avant de se perdre de vue. La jeune femme ne vit plus qu'avec la vengeance chevillée au corps. Elle a connu l'enfer avec un beau-père qui la séquestrait et la violait. Au nom de leur vieille amitié, elle sollicite l'aide de Santiago pour châtier son bourreau. Et les choses vont pas mal se compliquer pour notre policier dont j'espère lire bientôt la troisième aventure car cette série chilienne s'avère fort réussie.

Boris Quercia. *Tant de chiens*. Asphalt « Fictions ». 199 p., 21.00 €. *Perro muerto*), 2015. Traduit de l'espagnol (Chili) par Isabel Siklodi).

Auteur de très bons polars historiques et d'excellents récits destinés en priorité aux adolescents, le romancier toulousain Benoit Séverac vient de publier *Le Chien arabe*, un roman noir qui tire ses

Suite page 4

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

De la gestion des clichés chez Jean Echenoz et Stéphane Gérard

Ce n'est pas souvent que nous parlons d'un ouvrage publié aux éditions de Minuit. **Jean Echenoz**, écrivain issu du Nouveau Roman, continue à s'amuser avec les codes littéraires en publiant *Envoyée spéciale* aimable fantaisie à base d'espionnage. Constance, bourgeoise oisive (un pléonasme ?) est mal mariée à Lou Tausk (un pseudo), chanteur compositeur qui vit très bien des droits de son unique succès (comme Patrick Hernandez). Elle se fait enlever et soit disant couper le petit doigt (comme le baron Empain) par des sbires à la solde d'un agent travaillant en secret pour un général. On expédie Constance en Creuse dans une cachette aménagée au sommet d'une éolienne (on voit la mise en abyme). Tandis que l'on traite avec son mari mou, celui-ci drague la secrétaire mollassonne de son frère avocat très riche. Heureux zazard : la dite secrétaire est amie avec la copine de l'un des sbires. En plus, la coiffeuse de Lou Tausk est la concubine tatouée de son grand ami de jeunesse et de dèche avec lequel il a fait un braquage. Echenoz épure son diagramme de relations de personnages. Débarrassé de ces chiantes connexions, il virevolte avec les techniques d'écriture : dialogues insérés sans guillemets dans le récit ; formes journalistique, cinématographique, documentaire ; digressions wikipédiennes, irruption du narrateur omniscient (le romancier qui s'avoue pas si omniscient que ça car visiblement il navigue à vue), prises à partie du lecteur etc. Le tout avec une écriture dont la désinvolture cache, paraît-il, des trésors de littérature puisque la lisibilité est hyper facile. Finalement, on comprend que Constance est l'éloge de la femme passive et que son enlèvement est en fait un entraînement à devenir potiche sexuelle pour retourner et exfiltrer un

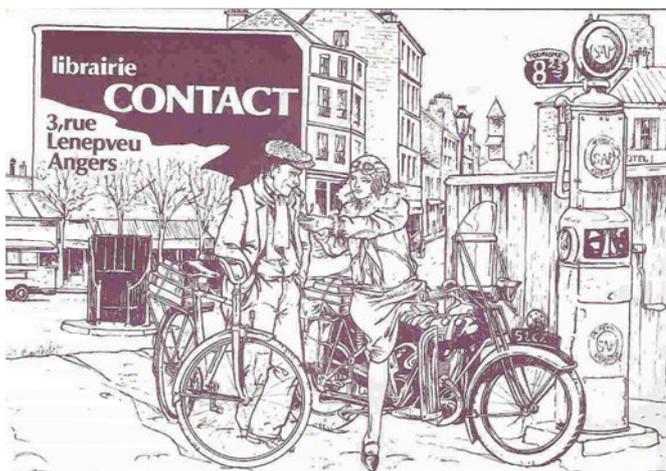
haut dignitaire nord-coréen. Voilà donc un non roman d'espionnage qui oscille entre humour et nostalgie très 70's, dépression et petits plaisirs dont la non construction débouche sur des non scènes. La partie qui se déroule en Corée du Nord et surtout l'attente dans la DMZ (la zone démilitarisée entre les deux Corée) sont excellentes dans le genre humour à l'anglaise.

Embrayons sur la lecture de *Thalamus*, de **Stéphane Gérard** (538 pages) qui vient de paraître en Pocket après être sorti en grand format aux Nouveaux Auteurs (on voit la transition habile avec le Nouveau Roman). Et, nouvel exercice de lecture, intéressons-nous au paratexte, ici la quatrième de couverture, qui réussit deux tours de force : un archi bavardage et un slogan-critique stupéfiant.

Texte entier de présentation de quatrième de couverture : « Après des années d'attente, Hélène et Laurent peuvent se réjouir. Un heureux évènement se profile enfin (*dans le roman, c'est p. 21*). Mieux, deux : ils auront des jumeaux ! (*p. 65*) Mais les choses ne se déroulent pas comme ils l'espéraient. L'un des enfants meurt lors de l'accouchement (*p. 175*) alors que Laurent, presque simultanément, développe une tumeur au cerveau (*p. 140*). Et malgré une intervention chirurgicale réussie (*p. 236*), les symptômes de la maladie s'aggravent de jour en jour (*à partir de la p. 249*). Après avoir perdu un enfant, Hélène craint de perdre son compagnon. Deux drames plus liés qu'elle ne le croit... »

Super ! On a déjà lu la moitié du bouquin ! Ça sent le mélo familial tire-larme. Mais lisons juste en dessous l'avis de Gérard Collard de la *Griffe Noire* : « Fabuleux ! Un roman génial avec un suspense d'enfer... et plein d'humour ! Grand cru sur l'éthique médicale. » Il a dû se tromper de roman ou il a fumé la moquette.

À ce stade, nous en sommes toujours à la quatrième de couverture, à nous poser des questions sur les mots « fabuleux », « génial » et « humour » qui contredisent le résumé *deuxorpheliniens* du dessus. Voici un excellent exemple de collision paratextes/estimation du roman à lire qui ravirait Jean Echenoz. Et la lecture confirme le remplissage plan-plan entre les événements cités. C'est bien du quotidien tire-larme (mais avec des incursions *hard* dans les *backrooms* !). L'humour est concentré sur les réparties d'une amie bombe sexuelle, extravertie



et prof de SVT (l'un n'empêche pas l'autre). Mais ce ne doit être qu'apparence puisque le roman est catégorisé « Thriller » (autre indication en paratexte). Donc ce résumé doit être faussé, voire faux se dit le lecteur. Or, comment des événements aussi nets que la mort d'un enfant, une tumeur et une opération du cerveau, peuvent-ils prêter à une autre interprétation ? Tout ceci arrive bien tard, noyé dans le pathos. Stéphane Gérard n'égale pas la gestion romanesque des entourloupes médicales que Robin Cook (*Coma*) ou Mary Higgins Clark (*La Clinique du Dr H.*) ont publié pendant l'Antiquité.

Michel Amelin



Les adhérents de 813 apprécient la Tête en Noir. Non seulement ils votent pour notre fanzine dans le cadre du Prix Maurice Renault, mais également pour les blogs de nos rédacteurs...

Les nominés 2016 du Prix Maurice Renault

- Elmore Leonard, un maître à écrire / Laurent Chalumeau - Rivages
- C'est l'histoire de la Série Noire / Collectif - Gallimard -
- La Tête en noir.
- INTERNET - Actu du Noir - Jean-Marc Laherrère -
- INTERNET - Les Lectures de l'Oncle Paul

ROCK HARDI N°49

Rock Hardi est un fanzine libre et autonome fondé en 1982 autour de trois passions : le rock'n'roll, la bande dessinée et le roman noir. Animé par l'inusable (et c'est une chance) Fabrice Ribaire, Rock Hardi accueille de belles plumes et propose de passionnantes interviews. Plus de 100 parutions à ce jour : fanzines, bandes dessinées, comix... sans oublier les désormais fameuses compilations bonus et celle qui accompagne le N°49 est partiellement réussie. Longue vie à Rock Hardi !

Au sommaire du numéro 49 :

12 pages Spécial Fleshtones : Interview Keith Streng 2016. Enquête. Témoignages. Photos et documents rares.

Interviews : Les Gryps-Gryps, Don Joe Rodeo

Combo, Matty James, Camelspiders, Darrell Bath, Les Suzards, The Vampyr's, Steph L.A.M.F., Topsy Turvy's.

Nouvelle : Lemmy Motörhead « Aftershock ».
Rubriques disques, livres, BD, fanzines.



Rubriques disques, livres, BD, fanzines.

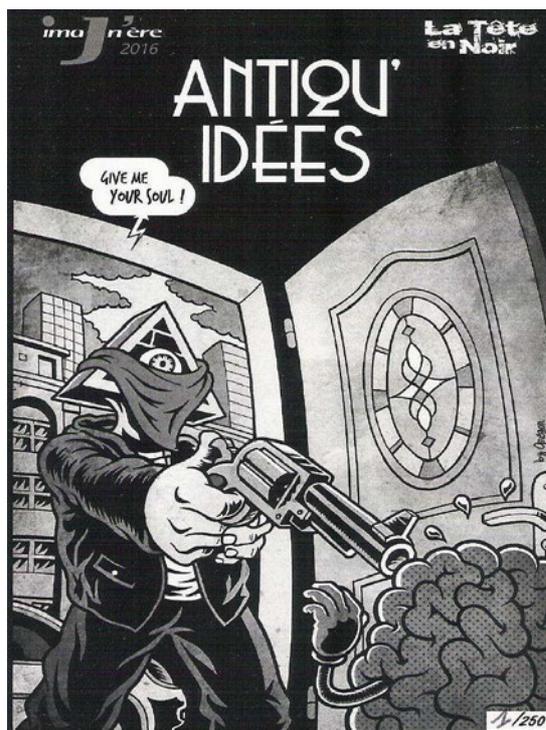
Inclus CD compilation Grand Prix Vol. 18 :
Les Suzards, Darrell Bath, Camelspiders, The Vampyr's, Matty James, Joyliner, Topsy Turvy's. 12 titres dont 49,999 % d'inédits !
Couverture couleur par Poup

68 pages + CD 12 titres Disponible contre un petit chèque de 8 euros à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

Jean-Paul Guéry

Nouvelle Carte Postale de Gregor

Vous pouvez vous procurer la nouvelle carte de Gregor éditée à l'occasion d'imaJn'ère en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 2 timbres à **J-P Guéry - La Tête en Noir - 3, rue Lenepveu - 49100 Angers.**



Suite de la page 1

ressorts de l'actualité quotidienne. L'action se déroule à Toulouse, dans des secteurs qui ont défrayé la chronique, notamment le quartier des Izards avec l'affaire Mohamed Merah. C'est dans cette cité que Nouredine Ben Arfa dirige un gang qui a fait de la vente de la drogue un commerce florissant en utilisant des chiens rottweilers qui passent la frontière espagnole, transportant les précieux sachets dans leur estomac. De garde de nuit dans la clinique vétérinaire du quartier, Sergine reçoit Samia, une collégienne dont le chien souffre. La vétérinaire découvre que la bête est victime d'une occlusion intestinale provoquée par l'éclatement d'un sachet de drogue. Deux jeunes Arabes, les frères Omame, enlèvent le chien pour récupérer la drogue et financer le terrorisme. Mais si l'ainé, de retour du jihad de Syrie, est convaincu d'organiser un attentat, son cadet reste habité par le doute. Benoît Séverac appartient à cette talentueuse et nouvelle génération de polardeux qui reprend à son compte les grands thèmes de la littérature noire en y intégrant les thèmes émergents des années 2000. Ainsi, *Le Chien arabe* met en exergue la collusion entre parrains des cités et islamistes radicaux dans les « territoires perdus de la République ». Un roman noir lucide sur la France d'aujourd'hui.

Benoît Séverac. *Le Chien arabe*. La Manufacture de livres. 284 p., 18,90 €.

Claude Mesplède

Le communiqué de Claude que nous redoutions...

Désormais, je n'écrirai plus dans ce beau fanzine auquel je participais depuis 1986 ; soit six numéros pendant trente années. Soit cent soixante-dix chroniques car j'ai dû avoir dix absences sur trente ans. Je n'écrirai plus dans *La Tête en noir* et je le regrette car son initiateur Jean-Paul Guéry a toujours été d'une grande gentillesse à mon égard, compréhensif et amical, et il a fait preuve d'un grand professionnalisme pour cette *Tête* qu'il anime toujours avec dynamisme et clairvoyance depuis sa naissance en 1984. Je me retire parce que j'approche à grand pas de la zone des octogénaires, ce qui guette beaucoup d'entre nous sur cette terre, mais lorsqu'en plus on se trimballe depuis quinze ans la maladie de Parkinson doublée sur le même temps par une artérite qui malgré un pontage et diverses cures n'a guère résolu le fait que mes artères sont



bouchées à plus de quatre-vingt-dix pour cent, ce qui, je le reconnais, suscite désagréments et souffrances si bien qu'au fil des ans je souffre de plus en plus et les freins générés par Parkinson multiplient par deux ou trois le temps que je mettais il y a une dizaine d'années pour écrire une présentation. Douleurs et temps perdu sont les deux éléments qui m'ont incité à prendre ma décision, ainsi que l'arrivée de jeunes rédacteurs de qualité.

Ce qui est très important pour le futur.

Claude Mesplède

Un grand spécialiste doublé d'un ami passe la main...

C'est un honneur de compter notre ami Claude parmi les premiers rédacteurs de la *Tête en Noir* auquel il a apporté respectabilité et crédibilité, et je veux ici publiquement le remercier pour sa participation exceptionnelle à cette belle aventure. Indissociable de notre fanzine depuis 30 ans, il nous a poussé à toujours faire mieux, ne ménageant pas ses encouragements tout en livrant ponctuellement son article (ce qui, pour un redac' chef, est un vrai bonheur). Bien sûr, la *Tête en Noir* continue son chemin et les nouveaux (et talentueux) rédacteurs ont rapidement trouvé leur place dans l'équipe, mais sans Claude, je me sens un peu orphelin.

Jean-Paul Guéry

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Sans espoir de retour : Le Cercle d'argent, d'Emmanuel Errer.

Lucien est un flic sur le retour. Il vit dans un monde gris, où les huiles envisagent de privatiser certaines branches de la police, et entretient une relation décousue avec Marie-Jeanne, une infirmière quadragénaire. Cette liaison improbable, entre tendresse et rustrerie, ne semblait pas faite pour durer. Et pourtant... Lucien n'est plus à même de s'engager, et la jolie veuve a bien dû en prendre son parti. Ainsi ont-ils fini par s'habituer à ces retrouvailles aléatoires, qui mettent un peu de piment dans un quotidien morne et sans surprise.

Sans surprise, jusqu'au jour où Lucien est témoin d'un braquage. Deux hommes sortent d'une banque en ouvrant le feu sur le vigile. Le policier réplique sans réfléchir : l'un des voyous s'effondre, blessé à l'épaule, pendant que l'autre réussit à prendre la fuite. Lucien se lance à sa poursuite, mais ne parvient pas à le rattraper. La mort dans l'âme, il revient alors sur les lieux de l'altercation, et s'aperçoit avec effroi que les échanges de coups de feu ont fait une autre victime. Un enfant d'une dizaine d'années gît sans vie sur le trottoir.

Le décès accidentel de ce petit garçon va tout changer pour le flic revenu de tout. Il se sent responsable, et demande à être chargé de l'enquête. Lucien ne comprend pas comment le second braqueur a pu se volatiliser, et il compte bien faire parler son complice. Seulement ledit complice est retrouvé massacré sur son lit d'hôpital. Il a littéralement été réduit en charpie. Et ce n'est que la première d'une longue série de bizarreries. Car plus le policier poursuit ses investigations, plus le mystère entourant cette affaire semble s'épaissir...

Mag, la tenancière d'une librairie-bar située dans le quartier où le tueur a disparu, prétend qu'elle n'a rien vu. Mais Lucien, bien que sensible au charme de la quinquagénaire, se méfie d'elle. Il faut dire que son établissement sert de point de ralliement à des individus pour le moins sulfureux. Et la situation s'aggrave quand Malgar, le collègue martiniquais de Lucien, est pris à partie dans la rue après avoir interrogé Mag et un de ses clients. Une horde de skinheads le passe à tabac, et ce n'est pas seulement en raison de la couleur de sa peau...

Suite à cette agression, un autre témoin potentiel est réduit au silence de la plus sauvage des manières. Quelqu'un paraît décidément déterminé à mettre des bâtons dans les roues des policiers, et le quelqu'un en question pourrait

bien être très haut placé, car les services secrets sont aussi sur l'affaire. Mais à déterminé déterminé et demi : Lucien est plus résolu que jamais à retrouver le tueur. Même s'il lui faudra pour cela comprendre comment son portrait-robot peut correspondre à celui d'un homme mort depuis plus d'un an...

Voilà un bien curieux roman. On y flotte aux côtés de Lucien dans une sorte de rêve éveillé poisseux, et comme lui on sursaute de loin en loin face à l'horreur de certaines situations. *Le Cercle d'argent* apparaît par conséquent comme un possible trait d'union entre les trois personnalités de l'auteur. Emmanuel Errer semble ainsi avoir sollicité son avatar gore Nécrorian pour écrire les scènes de meurtres, de même qu'il pourrait bien avoir consulté Jean Mazarin pour situer son polar dans un futur immédiat peu reluisant...

Quoi qu'il en soit, le dosage est excellent, et ce livre publié en 1992 n'a pas pris une ride. Mais ça n'a rien de surprenant, tant cette remarque peut s'appliquer à tous les noirs signés Emmanuel Errer. Qu'ils soient servis serrés, frappés ou glacés.

Artikel Unbekannt



Martine lit dans le noir

Il reste la poussière, de Sandrine Collette (Denoël « Sueurs froides »). On connaît Sandrine Collette pour l'âpreté de ses personnages (*Des nœuds d'acier*, en 2013) ou des lieux (*Les Fourmis blanches*, en 2015). Tous deux sortis en poche, ainsi qu'*Un vent de cendres* (2014). Le dernier paru chez Denoël, cette année, réunit les deux éléments. Dans un style toujours aussi corseté, **Il reste la poussière** raconte l'histoire d'une famille. On est en Patagonie, dans une de ces petites *estancias* qui élèvent, vaille que vaille, bœufs et moutons. Grignotées, jour après jour, par de grandes exploitations et des *feed-lots*. Mais aussi par les conséquences du changement climatique. Là vivent une mère et ses quatre fils. Le père, parti. Disparu. Elle reste seule face au vent, aux aléas climatiques, aux incertitudes, aux autres hommes. Un contexte qui n'incite pas à la mansuétude. « *J'aurais dû les noyer à la naissance, comme des chatons, après c'est trop tard, ils ont ouvert les yeux* », dit-elle de ses fils. Ses fils aînés, des jumeaux, le benjamin Rafaël, souffredouleur des deux premiers et Steban, quasi mutique peut-être d'avoir vu ce qu'il ne fallait pas. *Le livre raconte l'âpreté des choses, la cruauté des hommes et du monde. Le livre parle des conditions de travail et des relations humaines, au sein d'une fratrie, entre la mère et ses fils, entre paysans, entre femmes et hommes. Avec cette question : comment préserver son humanité dans un monde hostile ? Sandrine Collette met le focus sur chacun des personnages : la mère, les jumeaux, Mauro et Joaquin, Steban mais c'est le parcours singulier de Rafaël que l'on suit de plus près. Malmené par ses frères aînés, il trouve du réconfort auprès de Trois, l'un des chiens, et son cheval, Halley. Et de la nature, en dépit de sa dureté. Un jour qu'il est parti récupérer des chevaux, il fait une rencontre qui peut changer le cours de sa vie. Il reprend la route et arrive en vue de l'estancia... C'est noir comme on les aime.*

Noir aussi, comme au fond d'une mine de charbon, **Les Salauds devront payer**, d'Emmanuel Grand. Dans une région où les derniers à avoir eu un vrai boulot, un CDI, ce sont les grands-parents, un drame se noue : une jeune fille, Pauline, est retrouvée étranglée. Elle se droguait, avait emprunté de l'argent pour fuir au Brésil. Gardons-nous des raisonnements trop simplistes, préconisent le commandant Éric Buchmeyer et sa nouvelle coéquipière, Saliha.

Derrière les apparences se cachent des rancœurs et des rancunes. De vieilles blessures toujours à vif. Dans une atmosphère à la Chabrol, Emmanuel Grand distille les indices comme un gibier blessé perd ses plumes dans sa fuite ; il dresse le portrait d'une région truculente certes, mais aussi plaque tournante de la drogue, où la mondialisation a déjà broyé les usines et laminé les espérances. Dans la lignée du dernier roman de Pierre Lemaître ou de Pascal Dessaint, ce livre parle de vengeance sur fond de misère sociale.



Congo requiem, de Jean-Christophe Grangé (Albin Michel). Ce livre est la suite de *Lontano*, et l'on retrouve la famille Morvan, en proie aux mêmes démons et aux mêmes dilemmes. Le père et le fils aîné sont en Afrique au début du roman - l'un pour ses projets d'exploitation minière à peine légaux, l'autre pour tenter de résoudre l'énigme liée aux meurtres perpétrés dans la lignée de l'homme-clou auxquels son père n'est pas étranger. Quant à la fille, Gaëlle, et son frère Loïc, tous deux tourmentés par diverses addictions, ils vont se retrouver, eux aussi, face aux maléfices de l'homme-clou et de ses adeptes. Parviendront-ils à atteindre une certaine sérénité ? Et à quel prix ? Un deuxième tome tout aussi prenant que le premier.

« *Je suis un homme qui essaie d'écrire au-delà du lecteur, pour ce lectorat invisible que sont ceux et celles qui ne savent ni lire ni écrire* », indique Abdel-Hafed Benotman en avant-propos de son dernier livre **Un jardin à la cour**, (Rivages « Thriller »). Dernier livre, car Abdel-Hafed Benotman est décédé en février 2015 après avoir passé une partie de sa vie en prison, suite à des braquages. C'est en prison qu'il découvre l'écriture et écrit une série de textes, dont le titre de ce dernier ouvrage et des nouvelles. Liberté de ton pour cet auteur dont la voix, le style, les cris d'écorché vif font penser à Céline. Abdel-Hafed Benotman harangue, apostrophe, mais sait aussi se faire poète. Et, dans tous les cas, nous touche par sa sincérité.

Martine Leroy-Rambaud

Dans la bibliothèque à Pépé

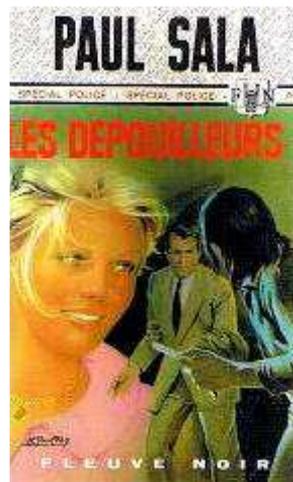
La chronique de Julien Heylbroeck

Les Dépouilleurs, de Paul Sala (Fleuve Noir « Spécial-Police » n°1158)

Grâce à l'Oncle Paul et son blog (billet très complet du 25 avril 2015), on en connaît un peu sur Paul Sala. L'auteur est né le 25 avril 1921. Il est policier de carrière et, à la fin de celle-ci, il commence à publier des polars. Discret, il emprunte le nom de sa femme comme pseudonyme. Farouche partisan de la littérature populaire, de son intrinsèque pouvoir de distraction et de son accessibilité au plus grand nombre, il signe quarante-deux romans dans la collection « Spécial-Police » entre 1970 et 1983, dont sa série centrée sur Le Savoyard ainsi qu'un roman sur François Villon dans la collection « Grands Succès », *Le Roy des Coquillards*. Aujourd'hui, Paul Sala serait âgé de quatre-vingt-quinze ans, et il faut espérer qu'il profite d'une retraite bien méritée.

En 1975, il signe *Les Dépouilleurs*. C'est son dixième roman. Dans celui-ci, Sala met en scène une bande de jeunes délinquants qui se promènent dans Paris, accomplissant divers méfaits au hasard de leurs pérégrinations. Leurs pas les portent dans une manifestation, et ils en profitent pour saccager quelques biens publics et pour attaquer les CRS. Dans la cohue, l'un d'eux sort une lycéenne révoltée des griffes de la maréchaussée. La jeune Babeth suit « ses sauveurs » jusque dans un endroit isolé ; sans se douter un instant du sort que la bande lui réserve. Car le groupe ne fait pas que dans les petits délits. Ils ont déjà violé et tué. Babeth s'en sort de justesse. Elle raconte tout à son père, un modeste entrepreneur, mais surtout un ancien mafieux, au bras long. Quand le paternel voit que la police piétine, il décide de retrouver lui-même les salopards et de leur réserver un châtiment exemplaire.

Les Dépouilleurs se veut un roman qui s'inscrit dans son temps, même si un encart, en préambule, explique que le roman colle tant à l'actualité judiciaire que certains seraient tentés de se reconnaître dans des événements pourtant issus de l'imagination de l'auteur. De fait, Sala brosse un portrait de la capitale agitée des soubresauts de la contestation étudiante mais aussi de bandes criminelles écumant la ville, sans scrupules, sans véritablement de projets si ce n'est de s'amuser aux dépens de ceux qu'ils croisent. Des désœuvrés qui pourraient apitoyer le lecteur s'ils n'étaient pas si



dénués d'empathie, qui déboulent comme des chiens dans un jeu de quilles dans la criminalité pépère, bousculant les habitudes des flics et des truands.

Dans ce roman, la pègre à l'ancienne, à « la papa », a des principes et un code d'honneur. Les relations entre le paternel et le policier chargé de l'enquête le démontrent

bien. Même s'ils se sont affrontés par le passé, les deux anciens ennemis se respectent. La nouvelle génération de criminels, elle, est incontrôlable et imprévisible. Enfin, pas tant que ça, la machination du père de la victime prouvera que ces éléments criminels sont finalement assez faciles à manœuvrer.

Lire *Les Dépouilleurs* en cette époque de contestation sociale agitée, c'est aussi se souvenir que les casseurs n'ont pas attendu la contre-réforme El Khomri pour aller perturber les manifestations et que les exactions de quelques délinquants ne sont pas une horrible nouveauté, un spectre inédit agité H24 par les chaînes d'info en mal de scoop et de léchage de bottes, mais plutôt un épiphénomène malheureusement vieux de plusieurs décennies, qui colle aux cortèges comme la vérole sur le bas clergé. Des violences qui, en 1975, il y a quarante et un ans, avaient déjà inspiré un roman policier s'éloignant de ses thématiques habituelles pour plonger socialement dans son époque.

Julien Heylbroeck



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LE BOUQUINISTE A LU

Marylin et l'Angevine qui pique

Manhattan Marylin, de **Philippe Laguerre (Critic)**. Il y avait longtemps que je n'avais pas parlé de Philippe Ward. De Philippe Laguerre pardon. Ward est son nom de plume. Prendre comme sujet Marylin est un exercice particulièrement périlleux, tant la littérature a puisé dans la légende de la Belle que ce soit en blanche, en policier ou en science-fiction (où elle affronta même les samourais du Père Noël – de Pierre Stolze). D'ailleurs, sortait au même moment que le roman de Philippe Laguerre le *Marilyn X* de Philip Le Roy où l'auteur flirte entre documentaire et fiction sur la « vraie » fin de la star. Bon, cessons d'évoquer la concurrence et plongeons nous dans le *Manhattan Marylin*. Le premier chapitre se déroule dans la peau de Marilyn, et c'est avec une grande maîtrise que l'auteur nous imprègne de la puissance de calcul et de séduction de LA femme. Car il ne s'agit pas d'une splendide coquille vide, mais au contraire d'un être humain doté d'une grande intelligence parfaitement doublée de bon sens. Le deuxième chapitre nous permet de faire connaissance avec Kristin Arroyo. Elle manifeste alors contre la toute-puissance de l'argent et du un pour cent qui le possède. Elle sait de quoi elle parle, puisqu'issue d'un milieu modeste et d'un phénotype hispanique, elle a été victime de toutes les discriminations de sa condition lors de ses tentatives d'études supérieures, par les WASP nantis qui étaient ses condisciples de l'époque. Réussir des études supérieures dans ces conditions tout en accumulant les petits boulots s'avérant impossible, Kristin va s'engager. Dans les *marines*. Dix ans. Bon, elle ne va pas devenir une *warrior* qui déchire sa race (pas de femmes dans les unités combattantes aux États-Unis) mais quand même. Quand elle retrouve le civil, elle constate que la situation sociale étatsunienne ne s'est pas améliorée bien au contraire et devient une militante combattant l'ultralibéralisme. Elle fait la connaissance, lors d'une manifestation, d'un photographe professionnel d'une cinquantaine d'années, lui remontant en mémoire que son grand-père, lui-même photographe, avait archivé des clichés qu'elle découvre avec Nathan, dont certains, inconnus, de Marylin Monroe. Nathan a la bonne idée de faire une exposition mettant en parallèle les clichés de Marylin et de Kristin, exposition qui va mettre en branle une succession d'événements et une enquête étayée éclairant la véritable fin de la star.

C'est très malin, et Philippe Laguerre va appuyer avec une grande logique ses hypothèses et rendre le fil scénaristique totalement crédible. En dehors des personnages secondaires de belle qualité, il en existe un, quasiment omniprésent de bout en bout du roman, dont on sait à quel point Philippe Ward est amoureux : Manhattan (Note pour les bacheliers pétitionnaires : il s'agit du plus célèbre quartier de New York !). Je ne résiste d'ailleurs pas à vous conseiller cet hymne à l'amour qu'est le *Manhattan Ghost* de Philippe Ward sur des photos d'un certain Mickaël Laguerre...

Le Mystère de la rose angevine, de **Delphine Billien-Chalansonnet (Geste)**. Il faut bien le dire, j'ai toujours une petite inquiétude lorsque je lis un roman policier régional. Une de mes amies, libraire de son état, m'expliquait que ce type d'ouvrage était une vente de visite. Genre, je vais à Plouherlec, j'achète *Julie et le mystère de l'Ankou qui grince* que je ne lirai jamais, mais qui n'est pas un souvenir plus idiot qu'un blason en polyester fabriqué à Shanghai (Note pour les bacheliers : c'est une ville chinoise) ou qu'un bateau en plastique enfermé dans une petite bouteille du même métal. Le roman de Delphine Billien-Chalansonnet est plutôt bien construit. Margot, orpheline de son état, revient poser ses meubles à Angers. Une vie ordinaire, un boulot ordinaire, bref à part un tatouage d'origine inconnue, une jeune femme style quidam de base. Sauf qu'un jour en rentrant chez elle, elle trouve un message mystérieux qui la prévient de dangers à venir et l'interroge sur le décès de ses parents (un accident de voiture alors qu'elle était toute petite). Ne souhaitant pas confier ses trucs à la police, elle va devoir faire appel aux services de Ben le hacker mignon pour retrouver des archives auxquelles elle n'aurait pas droit d'accéder. S'ensuit une enquête jeu de piste plutôt intelligemment construite et érudite qui va nous mener à Paris et en Écosse. Mais qui est vraiment Ben ? Qui se cache derrière tous ces secrets ? Un bon moment de divertissement à suivre puisqu'il existe deux autres tomes. Une seule question me tarabuste : pour quelles raisons Margot, quand ses ennuis commencent, ne veut-elle pas se confier à la police ?

Jean-Hugues Villacampa

La Tête en noir est sur

facebook

Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

Que la bête meure... Quand Claude Chabrol sublime Cecil Day-Lewis

En 1938, le poète irlandais Cecil Day-Lewis (1904-1972) écrit *Que la bête meure...*, un honnête roman policier atypique sous le nom de Nicholas Blake. Il s'agit du quatrième des seize ouvrages de sa série articulée autour du détective Nigel Strangeways, et il est construit de manière surprenante. Il y a tout d'abord le journal d'un homme, auteur de romans policiers, dont la femme est décédée. Leur enfant vient d'être renversé par une voiture qui roulait à tombeau ouvert dans la campagne anglaise. L'enquête policière n'a pas permis d'identifier un quelconque suspect, et l'homme, dans son journal écrit qu'il va se venger de l'assassin de son fils. S'ensuit une minutieuse enquête de proximité qui va le conduire à fréquenter une actrice de cinéma de seconde catégorie, ravissante, sensible et surtout pas écervelée comme il aurait pu le penser au premier abord. Cette actrice était à la place du mort. Et la mort en question, qui était au volant, c'est un garagiste qui fait peser sa lourde autorité sur sa famille, son associé et la femme de ce dernier. Surtout, lui aussi a un fils qui souhaite la mort du père. Un complexe d'Œdipe sauf qu'Œdipe est une véritable pourriture. L'auteur de roman policier devenu l'amant de l'actrice va séjourner chez ce garagiste honni et mettre au point sa vengeance. C'est classique mais le traitement ne l'est pas. La seconde partie est digne d'un bon roman à énigme mâtiné de thriller. L'approche est désuète, surtout avec l'arrivée de Nigel Strangeways, qui a pour mission de prouver l'innocence de son client arrêté. La police tient entre ses mains son carnet dans lequel tout est écrit... Seulement, le carnet en question avait été dérobé par le garagiste qui l'avait remis à son avocat non sans avoir averti au préalable ledit auteur de polar... Trente années plus tard, en 1969, Claude Chabrol adapte avec Paul Gégauff ce roman et en fait un magnifique film qui aujourd'hui n'est pas daté années 1970 comme nombre de films de l'époque. Il réduit le propos, resserre l'intrigue. Il exclut Nigel Strangeways qui, dans le roman, apparaissait comme un cheveu sur la soupe. Surtout, il propose un couple masculin – Michel Duchaussoy-Jean Yanne – particulièrement probant. Le premier incarne l'écrivain, le second le journaliste. Pour Michel Duchaussoy, impeccable avec des dialogues à la fois concis et précieux, c'est le premier des cinq films qu'il tournera en quatre ans avec Chabrol (un sixième

le sera en 2004). Sa confrontation avec Jean Yanne (qui le dirigera dix ans plus tard) est de toute beauté tant l'acteur incarne à merveille le salaud plein d'oseille qui ose tout avec sa gouaille sans pareil. Et puis, il y a Caroline Cellier,

l'actrice qui incarne l'actrice. Elle est amoureuse et tourmentée, elle est probe et fragile. Et elle se retrouve au milieu d'une sourde tension omniprésente de près de deux heures avant de tout perdre. Avec *Que la bête meure...* Claude Chabrol a réussi à adapter un bon roman pour en faire un film magistral. Surtout il excelle dans la direction de bons acteurs, et Michel Duchaussoy, Caroline Cellier et Jean Yanne sont deux très bons acteurs.

Que la bête meure... (*The Beast Must Die*, 1938), de **Nicholas Blake** (traduit de l'anglais par Simone Lechevrel ; Omnibus « Bibliomnibus polar » - 13.00 €.)

Que la bête meure... (1969) réalisé par **Claude Chabrol** avec Michel Duchaussoy, Caroline Cellier, Jean Yanne, Anouk Ferjac, Maurice Pialat...

Julien Vedrenne



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

« Parfois le loup »
d'Urban White.

Actes noirs -
Actes Sud. 22.50

€. Dans une petite ville de l'Etat de Washington, près de Silver Lake, le shérif adjoint Bobby Drake vit ses derniers instants de tranquillité. Son père, autrefois shérif dans cette même bourgade, sort de prison douze ans après un crime qui a marqué tous les esprits. Bobby aurait préféré oublier ce père encombrant



mais il le recueille chez lui et ouvre ainsi une boîte de Pandore d'où jaillit menaces, violences, meurtres et enlèvement. Auprès de son grand-père, il cherche une aide... Un roman noir au cœur d'une nature sauvage bien servi par le style très personnel d'Urban Waite et des personnages fort bien campés .

« Badland » de Frédéric Andréi. Albin Michel.

19.80 € Veuve d'un milliardaire, Tina veut renouer avec ses origines indiennes Blackfoot et décide donc d'accoucher seule au cœur des montagnes du Montana. Une option pas franchement partagée par son compagnon Nicholas, ancien journaliste reconverti en menuisier et mêlé bien malgré lui à un attentat terroriste à Las Vegas. En chemin pour retrouver Tina réfugiée dans une ancienne mine d'or, Nicholas est pris dans une énorme tempête de neige, à la merci des grizzlis et du FBI. L'univers majestueux du Montana sauvage offre un superbe décor à cette riche et passionnante intrigue policière et ethnique. Une vraie réussite !

« Le bon frère » de Chris Offutt. Ed. Gallmeister. 12 €.

Dans ce coin perdu du Kentucky, le code d'honneur en vigueur impose à Virgil de venger le meurtre de son frère, mais ce brave garçon n'aspire qu'à vivre tranquillement au milieu des bois de l'ancienne compagnie minière qui borde son terrain et sa caravane. S'il finit par céder à la pression populaire et familiale, Virgile prend soin de

préparer sa fuite dans le Montana et il comprend un peu tard qu'il n'échappera pas à la violence. Dans ce puissant roman noir écrit en 1997, Chris Offutt soulève quelques grands thèmes comme la vengeance, l'anti-fédéralisme primaire, le racisme ordinaire ou le poids des armes.

« Au plus près »
de Joy Castro –
Série Noire
Gallimard. 21 €.

En effectuant son jogging matinal, Nola Cépendes, journaliste au Times-Picayune de La Nouvelle Orléans (Louisiane, USA), butte sur le cadavre encore chaud de son ancienne professeure. En deux temps trois mouvements, Nola découvre que la victime menait double vie et enquêtait sur une bavure policière dans un quartier pauvre de la ville. Autant de raisons pour mener ses propres investigations même si elles provoquent de nouveaux décès violents. En deux romans noirs, Joy Castro a imposé son personnage de journaliste sympathique et entêtée, cernée par les problèmes personnels mais toujours positive et battante.

« Treize marches » de Kazuaki Takano –
Sang d'Encre – Presses de la Cité – 21 €.

Libéré des geôles japonaises après avoir purgé sa peine pour homicide involontaire, Jun'ichi est recruté par son gardien de prison pour l'aider à innocenter un condamné à mort qui attend le bourreau depuis 7 ans. La tâche est ardue et les piste très minces, mais les deux hommes s'accrochent à leur mission et gardent espoir. Sauf que Jun'ichi va devoir affronter un passé qu'il voudrait tant oublier... Sous couvert de cette passionnante enquête policière, l'auteur analyse finement le système judiciaire japonais empreint de sévérité ferme mais qui laisse la place à la repentance et au rachat. Une belle découverte !

Jean-Paul Guéry

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Les goûts et les couleurs

Les goûts et les couleurs ne se discutent pas, dit un proverbe, et un autre dit que deux avis valent mieux qu'un... laissons de côté la sagesse populaire et entrons dans le vif du sujet.

Si certains ont pu se laisser refroidir par l'article de Michel Amelin spoilant le premier livre d'Anne Bourrel dans notre précédent numéro, qu'ils lisent ce papier, qui sera tout aussi subjectif, mais qui penche pour une lecture nécessaire de *Gran Madam's*. Ce grand livre d'atmosphère est l'histoire de Virginie (la narratrice), étudiante française devenue Begonia, prostituée dans un bordel espagnol. À la différence de Michel Amelin, je trouve qu'Anne Bourrel raconte avec sensibilité et brusquerie le quotidien sordide des ces filles dans ces endroits-là. Begonia est en cavale avec son mac et son bras droit après un meurtre. Sur la route, ils rencontrent une ado fugueuse et la ramènent à la station service de ses parents dans un bled du Sud-Est. C'est là que le roman prend toute sa saveur. Les parents sont plus ou moins paumés, plus ou moins heureux de retrouver leur fille et proposent aux fuyards de passer la nuit. La nuit se transforme en journée, la journée en une autre et rapidement personne ne sait plus pourquoi il est là et pourquoi il devrait partir... Les jours passent, les personnages sont écrasés par la chaleur qui influe sur les comportements, la torpeur amenant le faux rythme du livre. Les journées sont marquées par de grands apéros nocturnes où l'on cherche la fraîcheur, des relations tendues entre Begonia, sous l'entière coupe de son mac, et Ali, le pompiste de nuit par qui elle est très attirée, les rares sorties (il n'y a rien à faire), l'hostilité latente des habitants à l'encontre de ces « nouveaux » et l'étude du comportement des autres. La fin, que l'on ne voit pas arriver (même à la relecture pour une interview à venir sur Milieu Hostile) est particulièrement bien trouvée, bien amenée et tout en sensibilité – mais nous n'en dirons rien pour ne pas gâcher votre plaisir de lecture.

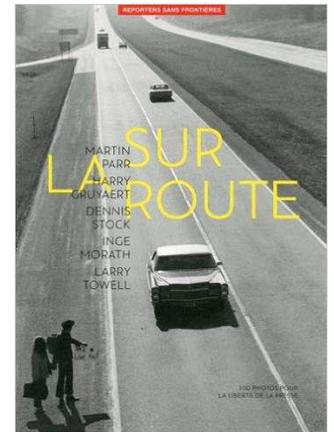
Et comme quand on aime, on ne compte pas (pour continuer dans la sagesse populaire) : nous vous conseillons aussi *L'Invention de la neige* d'Anne Bourrel, sorti récemment. Changement radical, du froid, l'hiver – mais pas de neige pour autant, au grand désespoir de certains protagonistes –, et des gens riches. Restent, l'ambiance, Anne Bourrel y excelle, tout comme les histoires de gens qui ne sont pas à leur place, les relations familiales « torturées », les relations fugaces... Anne Bourrel gagne à

être connue – à vous de la lire.

Christophe Dupuis

SUR LA ROUTE Avec Reporters Sans Frontières

Le 52^e volume de la collection « 100 photos pour la liberté de la presse » est une invitation à prendre la route sur les traces de photographes de l'agence Magnum aussi célèbres que Martin Parr, Harry Gruyaert, Dennis Stock, Inge Morath et Larry Towell. Des hippies américains à Marilyn Monroe sur le tournage des Misfits en passant par le Tour de France, le thème de La route est mis en scène de superbe manière. En vous faisant plaisir, vous ferez également un bon geste en participant directement au financement des actions de Reporters Sans Frontières (sécurité, assistance, aide juridique, lutte contre la censure et formation). (146 pages - 9.90 €. En kiosque)



Jean-Paul Guéry



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Une ville en mai, de Patrick Raynal (L'Archipel, 2016. 268 p. 18,00 €.)

En mai, fait ce qu'il te plaît... Une bonne petite insurrection estudiantine par exemple, comme en 1968.

C'est dans ce contexte de révolte que Frédéric est de retour dans sa bonne ville de Nice, après un séjour de dix ans en Afrique. Il était parti parce qu'entre lui et son ex-épouse, le torchon brûlait. Et s'il revient, c'est à cause de l'appel au secours épistolaire de Domi. Leur fille Sophie a disparu. Depuis trois mois !

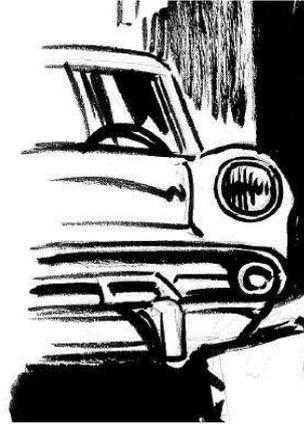
Il serait peut-être temps de s'inquiéter !

Frédéric réaménage dans son vieil appartement puis il téléphone à Domi qui a trouvé un compagnon, Jérôme, un bellâtre sur lequel elle peut passer ses nerfs. Car elle a toujours été comme ça Domi, les nerfs à fleur de peau, et au moindre incident, à la moindre contrariété, elle monte comme le lait sur le feu, et même plus vite. Et, bien entendu, leur rencontre débute en terrain miné, la discussion est vive et animée, mais Frédéric parvient toutefois entre deux échanges ping-pong à obtenir quelques renseignements. En plus de ceux qu'il possède, car depuis quelques années Sophie correspondait avec son père. Ce que sa mère ignore. Elle lui avait même envoyé un cliché d'elle en bikini, et c'est (c'était ?) un sacré brin de fille.

Selon Domi, Sophie fréquentait un garçon en particulier, un nommé Thomas, en deuxième année de sociologie et qui est à la tête d'un mouvement estudiantin contestataire. Le coup de massue (comme le général) pour Frédéric qui ne s'attendait pas à ce que sa fille fréquente les communistes, terme générique pour tout ce qui est de mouvance d'extrême gauche. D'ailleurs, c'est pour cela que Sophie et sa mère se sont engueulées, et que Sophie a fini par claquer la porte.

À part le prénom de Thomas, Domi ne peut lui fournir plus de renseignements, alors Frédéric se résout à demander à un sien ami de fouiller et de lui apporter des éléments concrets afin d'entamer des recherches. Pancrazi, un ancien des RG, accède volontiers aux desideratas de Frédéric. Et c'est ainsi que le père frustré va remonter peu à peu le parcours de Sophie. Thomas non plus n'a pas de nouvelles de Sophie depuis quelques temps, de même que la colocataire de Sophie.

Dans l'enceinte de l'université de Nice, tenue par Thomas et ses amis, un drame vient de se dérouler. Le cadavre d'un professeur d'obédience d'extrême droite a été retrouvé sur la plage. Sophie serait-elle à l'origine de ce meurtre ?



Qu'est-elle devenue ? Est-elle encore vivante ou morte ? Autant de questions et d'autres qui se greffent les unes aux autres qui jalonnent le parcours d'enquêteur que s'est dévolu Frédéric. Un père qui découvre que sa fille, sa chère Sophie, possède des zones d'ombre et des

ambigüités qu'il a du mal à cerner.

Et entre les diverses mouvances politiques, communiste, trotskiste, maoïste, ou encore marxiste-léniniste à laquelle Sophie appartenait, plus la résurgence de l'extrême droite qui n'a jamais cessé d'exister mais prend de plus en plus d'importance, le lecteur qui n'a pas connu ces troubles qui enflammaient aussi bien Paris que la province découvre un pan de l'histoire de cette seconde partie du XX^e siècle qui aura marqué toute une génération, et dont les soubresauts sont encore prégnants à plusieurs titres.

Dans cette ambiance de révolte, de contestation, se déroule une affaire de disparition et d'un père aux abois. L'épilogue ne joue pas sur le sensationnel, au contraire, et pourrait paraître frustrant si justement Patrick Raynal ne s'était résolu qu'à raconter une histoire policière.

Mais c'est un peu de sa jeunesse qu'il dévoile, lui qui a passé une partie de son adolescence à Nice, fréquenté la faculté de Nice où il obtint une maîtrise de lettres modernes, et qu'il milita activement dans un des mouvements d'extrême gauche, la Gauche Prolétarienne.

C'est donc tout un pan de cette épopée qu'il nous narre, et il est amusant de constater qu'avec l'âge, la façon d'aborder ces groupuscules a fondamentalement évolué. Mais tous les contestataires de cette époque ne possèdent plus la même foi, et l'on pourrait citer Daniel Cohn-Bendit qui était surnommé Dany le Rouge, Jacques Sauvageot, Alain Geismar dont les parcours ont évolué politiquement et professionnellement.

À noter, et pour revenir au roman, qu'apparaît la figure de Corbucci dit Corbu, un détective privé dont Patrick Raynal narra quelques aventures dans **Corbucci**, recueil de nouvelles chez Albin Michel et **Dead girls don't talk**, nouvelle numérique chez SKA.

Paul Maugendre

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux premiers romans d'auteurs sud-africaines pour ces vacances :

La première est publiée chez Rivages, **Marli Roode** avec *Je l'ai appelée chien*.

Jo Hartsliet a quitté l'Afrique du Sud il y a des années, à la mort de sa mère. Elle a vécu à Londres avec sa grand-mère, et a totalement coupé les ponts avec son père Nico, raciste et partisan de l'apartheid qui les avait abandonnées depuis quelques années. Elle est aujourd'hui journaliste, et revient à Johannesburg pour couvrir pour son journal les émeutes qui ont éclaté dans un *township* où les habitants s'en prennent aux immigrants récents. Elle est alors contactée par Nico : Il est accusé d'un meurtre et il lui demande son aide pour se disculper. Malgré ses réticences, Jo accepte de le rencontrer, puis de le suivre dans sa voiture pour l'accompagner et écouter son histoire. Ou du moins l'histoire qu'il lui raconte, une histoire qui change sans cesse... Jusqu'à où Jo acceptera-t-elle se faire mener en bateau ?

Voilà un roman original et assez déroutant. L'auteur a choisi de ne pas raconter son histoire de façon linéaire, elle a aussi choisi de laisser pas mal d'événements passés, et même présents, dans le flou. Et elle pratique les changements de rythmes et de tons ; Tout cela est donc fort déroutant, et finalement, c'est bien d'être dérouté. Parce que c'est aussi l'état d'esprit de Jo, baladée par son père, doutant de tout, perdue dans un pays qu'elle ne comprend pas, utilisée par les uns et les autres. Par moment, on se dit qu'on est dans un *road movie* assez lent, puis on tombe sur une description d'émeute qui secoue et laisse un peu sonné. Parfois Jo semble cruche et perdue, pour ensuite faire preuve d'un courage et d'une force de caractère étonnants. Le portrait du pays dressé par le roman est fragmentaire, le rapport entre Jo et son père très fluctuant et finement décrit, on se demande parfois où l'on va. Comme Jo on n'est pas très sûr d'où on est arrivé, mais le voyage a été très intéressant.

La seconde est parue au Seuil : **Karin Brynard**, dans ce qui pourrait bien être le début d'une nouvelle série : *Les Milices du Kalahari*.

L'inspecteur Beeslaar était flic à Johannesburg avant d'être muté dans une petite ville en bordure du parc transfrontalier du Kalahari. Il lui faut apprendre à s'habituer à la chaleur, à la sécheresse... Et aux habitants. Les relations sont tendues entre une police à majorité noire et les fermiers Boers qui s'estiment sacrifiés : une bande vole leur bétail, des fermiers blancs sont

assassinés et ils commencent à s'organiser en milice privée, aux sales relents d'extrême droite. Dans ce contexte difficile, Freddie, une artiste peintre et la petite fille métisse qu'elle venait d'adopter sont retrouvées égorgées dans leur ferme. Pour les meneurs de la milice, pas de doute, le coupable est son intendant *bushman*, les employés parlent d'un sorcier, et Beeslaar va devoir découvrir la vérité dans une situation où tout le monde le considère comme un ennemi.

Voilà une belle découverte, qui prend son temps. Le temps de planter un décor, le *veld*, le sable rouge, les plantes qui piquent, la chaleur. Le temps de donner de l'épaisseur à des personnages, du flic à Sara, la sœur de Freddie, en passant par Dam, l'étonnant intendant *bushman*. Le temps d'écouter des histoires de Dam, de s'attarder sur l'histoire de la région, des guerres, des luttes et des expropriations. Le temps d'écouter tout le monde, les fermiers blancs, qui ne forment pas un bloc, mais une communauté certes effrayée mais pas uniquement composée de fous furieux, les ouvriers agricoles, les gamins paumés... Mais c'est aussi un roman qui sait accélérer, avec de très belles scènes de bravoures dont une en particulier fait revenir en tête mille scènes de westerns. Parce qu'on est ici dans un vrai western : une zone perdue, des « indiens » fantasmés, des hors-la-loi, des « braves gens » capables de devenir des lyncheurs, et au milieu, un shérif, un peu seul... Une vraie belle histoire, consistante, des personnages que l'on a envie de revoir, une belle profondeur sociale et historique, un décor impressionnant. Tout pour plaire.

Jean-Marc Laherrère

Marli Roode / *Je l'ai appelée chien* (*Call it dog*, 2013), Rivages « Thriller » (2016), traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Fabienne Duvigneau.

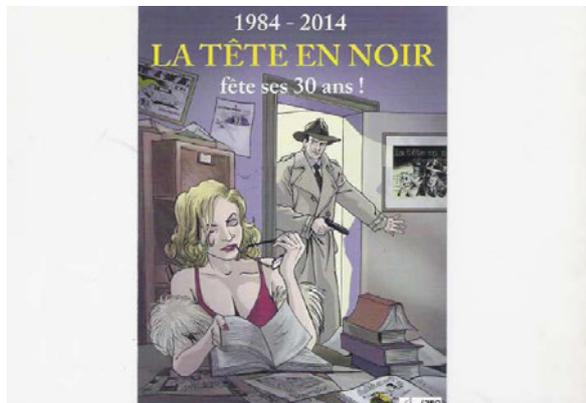
Karin Brynard / *Les Milices du Kalahari* (*Plaasmoord*, 2009), Le Seuil « Policiers » (2016), traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Estelle Roudet.



CONTACT

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



EN BREF... EN BREF... EN B

« La maison de vos rêves » de Martti Linna. Gaïa polar. 21 €

Au Cœur de la Finlande, la petite entreprise familiale de constructions de maisons en bois ne connaissait pas la crise avant que l'un des deux frères dirigeants soit la victime d'attentats. La seule piste vise un des employés qui a anonymement mal évalué l'ambiance dans la société, mettant en péril la certification ISO 9001 indispensable à sa survie économique. L'enquête est rapidement compliquée par d'innombrables non-dits et les ragots colportés par les protagonistes. Journaliste finlandais, Martti Linna nous offre une insolite immersion au sein d'une entreprise inféodée à son propre système de qualité.

« L'homme poshume » de Jake Hinkson. Neonoir – Gallmeister. 174 p. – 15.50 €

En se réveillant à l'hôpital après une authentique tentative de suicide, l'ex-pasteur Elliott découvre le regard bienveillant de Felicia, une infirmière qu'il n'hésite pas à suivre. Sauf que la belle choisit mal ses fréquentations et entraîne Elliott dans une drôle d'affaire criminelle dirigée par Stan the Man, un gangster mystique qui a une notion toute particulière du péché et de la rédemption. Hold'up, assassinat de complices, traquenard dans une décharge : la vie d'Elliott bascule dans la violence et son récit des événements permet de comprendre in fine le sens de son sacrifice. Un roman noir très original.

« Un souffle, une ombre » de Christian Carayon. Editions Fleuve. 20.90 €

En août 1980, une petite vallée du Massif Central est le théâtre du massacre ignoble de trois préadolescents passant la nuit sur un îlot au milieu d'un lac. Ce drame horrible a laissé des traces indélébiles dans la mémoire des habitants, jeunes et vieux, qui n'oublient rien. Collégien à l'époque des faits, Marc-Edouard, toujours traumatisé par cette tragédie, reprend l'enquête 34 ans plus tard en adoptant les méthodes de l'historien qu'il est devenu. En auscultant au plus près les habitants de la Vallée, il espère découvrir la vérité et exorciser ses peurs les plus intimes. Un très passionnant polar sociologique.

Jean-Paul Guéry

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Maestra, de L.-S. Hilton - Robert Laffont « La Bête noire » 2016

Londres. 2015. Tout a commencé un peu par hasard pour Judith Rashleigh, assistante de direction dans un célèbre hôtel de ventes. Ce boulot dans lequel Judith a beaucoup investi est désormais vécu comme un pensum. Aussi, quand Leanne, sa meilleure copine, lui propose de devenir hôtesse dans un bar chic, le Gstaad Club, elle accepte. Judith peut jouer de son meilleur atout : sa beauté. Elle la met en valeur en portant des vêtements de grandes marques et de la lingerie de luxe qu'elle enlève sans pudeur dans les boîtes échangeuses qu'elle fréquente souvent. Un soir, elle rencontre James qui fréquente le club. Il est gros, laid, assez vieux, mais riche. Elle décide de partir avec lui et Leanne sur la Côte d'Azur. Quitter le boulot ce n'est pas un problème : elle vient d'être virée. Son patron, Rupert, n'a pas du tout apprécié qu'elle fouine dans ses dossiers à propos d'un tableau proposé à la vente : un remarquable Stubbs. Ce tableau pourrait bien être un faux. Sur la côte, Judith et Leanne ont l'intention de s'éclater : chambre à l'Eden Roc, tournées des boutiques de luxe, bars branchés, etc. Mais le vieux James reste un obstacle. On le drogue. James meurt. Fuite éperdue. Judith se réfugie à Portofino, station balnéaire huppée, où elle rencontre Steve, un milliardaire qui l'invite sur son yacht. Steve est plus intéressé par l'argent que par le sexe. Il envoie Judith espionner un homme d'affaires concurrent. Judith s'en sort de justesse. Elle quitte Steve (avec un gros pourboire) pour vivre à Rome. Là, elle ne tarde pas à faire connaissance d'un certain Cameron Fitzpatrick, marchand d'art, qui est sur le point de négocier la vente d'un tableau, le fameux Stubbs. Elle entre dans la combine et un soir, au cours d'une promenade « romantique » sur les quais du Tibre, elle passe à l'acte. Exit Cameron. Judith mène la transaction pour son compte, empoche six millions d'euros et fuit... La voilà maintenant en France, à Paris qu'elle adore. Nouvelle conquête : Jean-Christophe qui l'aide à planquer son magot dans un paradis fiscal : Panama ! Désormais Judith peut commencer à assouvir sa passion pour l'art en achetant quelques tableaux. Petit à petit, elle monte sa propre galerie, se fait de nouveaux amis et fréquente des clubs privés. Mais un jour elle remarque qu'elle est suivie. Son passé la rattrape. Qui se trouve à ses trousses : la police ou la mafia ?

La quatrième page de couverture annonce, en

exagérant beaucoup : « C'est un thriller scandaleusement original. » Je ne partage pas complètement cet avis. Polar attrayant oui, original : à voir. Ça se lit d'une traite certes. L'intérêt réside moins dans l'intrigue : une femme fatale n'hésite pas à tuer pour parvenir à ses buts, que dans la description d'un monde très spécial celui des marchands d'art et de leurs magouilles. L'héroïne a tout compris et s'emploie à retourner les manipulations courantes dans ce métier à son avantage. Au début, Judith, passionnée par l'art (son modèle est Artémisia), voulait faire une honnête carrière. Mais son patron l'a toujours vue comme une employée subalterne. De plus c'est un escroc. Donc elle s'engage sans trop de scrupules dans une nouvelle vie en marge de la loi. Elle dit : « La haine ça permet d'agir vite, en solitaire ».

L'auteur prend un malin plaisir à décrire ce milieu louche de galeristes et de marchands. Elle dépeint aussi très bien la « haute société » où l'argent ne compte pas. C'est le milieu préféré de Judith qui jette son dévolu sur des hommes riches capables de lui offrir de belles choses ; un milieu « bling-bling » difficile à quitter. Elle sait jouer à la perfection de son atout majeur : la beauté qui est très appréciée dans les clubs échangeuses. Ainsi, ce polar dresse le portrait d'une femme arriviste, cynique, nymphomane et d'un sang-froid exceptionnel.

La peinture de ce monde fascinant, couplé à l'aspect criminel sur fond de parties fines décrites sans détours, fait de ce roman un objet particulier que l'on peut adorer ou détester.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°181 - Juillet / Août 2016

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58